

Gareth L. Powell

# L'ÉCLAT D'ÉTOILES IMPOSSIBLES



DENOËL  
LUNES D'ENCRE



L'éclat d'étoiles impossibles

DU MÊME AUTEUR  
DANS LA MÊME COLLECTION

*Braises de guerre*  
*L'Armada de Marbre*

Gareth L. Powell

L'éclat d'étoiles  
impossibles

roman

*Traduit de l'anglais par Mathieu Prioux*

LUNES D'ENCRE  
DENOËL

La traduction par Jacques Darras de l'extrait du « Mariage du ciel et de l'enfer »  
paru dans *Le Mariage du ciel et de l'enfer et autres poèmes* de William Blake  
est © Éditions Gallimard.

La traduction par Jacqueline Genet de l'extrait de « Damoselle Quiétude »,  
initialement paru dans le recueil *Le Vent dans les roseaux*,  
disponible dans *Les Errances d'Oisín* de W. B. Yeats aux éditions Verdier  
est © Éditions Verdier, 2003.

Titre original

*Light of Impossible Stars*

© Gareth L. Powell, 2020.

*Pour la traduction française :*

© Éditions Denoël, 2022.

Couverture :

Studio Denoël

Illustration d'Alain Brion

*Pour Cath et Alexander*





« Ô charmant enfant, beau comme tu étais,  
Pourquoi as-tu trop tôt laissé les sentiers frayés des hommes,  
Et de tes faibles mains, quoiqu'avec un cœur puissant,  
Défié le dragon non repu dans son antre? »

Percy Bysshe SHELLEY, *Adonaïs*  
(traduction de Félix Rabbe)



## PROLOGUE I

### *Chien à Problèmes*

« Et donc ? demandai-je, quel est le but de ce jeu ? »

*Adalwolf* sourit. « Gagner. »

Nous nous trouvions dans un environnement virtuel : une récréation du château de Versailles. Derrière les hautes fenêtres, des jardins ornementaux s'étendaient au loin. Des fontaines murmuraient dans la clarté blanche du soleil. *Adalwolf* avait habillé son avatar d'une robe de soie sombre dont dépassaient ses poignets osseux. Je m'étais contentée de mon apparence par défaut : celle d'une femme androgyne aux cheveux en bataille vêtue d'un trench-coat élimé. Sur la table, un échiquier de marbre nous séparait.

« Comment est-ce qu'on s'y prend ? »

— En capturant le roi de son adversaire.

— Le grand, là ?

— En effet.

— C'est tout ?

— Dans les grandes lignes, oui.

— Et les dadas, ils font quoi ?

— Les cavaliers, précisa-t-il avec un sourire pincé.

— Ah oui, je les aime bien, eux. » Je me penchai sur le jeu et tapotai du doigt une des pièces au deuxième rang. « Et ceux-là, ce sont les fions ? »

— Les pions.

— Et ceux en forme de gland ?

- Les fous.
- Compris.
- Tu es prête?
- Je crois bien. Qui commence?
- Moi. »

*Adalwolf* tendit un bras décharné et saisit un cavalier sur la première rangée. Il le fit passer par-dessus les pions et le posa sur la case qu'il avait choisie.

Perplexe, je fronçai les sourcils.

Il soupira. « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— C'est tout ? Ton tour est fini ?

— C'est une ouverture classique.

— Ça ne t'avance pas à grand-chose...

— Parce que toi, tu peux mieux faire ?

— Évidemment. » Je me penchai en arrière sur ma chaise et fis craquer mes phalanges au-dessus de ma tête. Appuyant fermement mes deux pieds sur le sol dallé, j'eus un rictus. « Admire. »

Je bondis en avant. Ma main droite tendue vint percuter sa pomme d'Adam. Il commença à basculer en arrière et je renversai la table de mon autre main. Les pièces n'avaient pas fini de cliqueter au sol que j'étais déjà sur lui, un genou sur sa poitrine et son roi serré dans ma poigne tel un trophée.

« J'ai gagné ! »

*Adalwolf* eut une quinte de toux et massa son larynx endolori. « Tu ne comprends vraiment rien aux échecs. »

Je reniflai et me relevai difficilement. « Bien au contraire. » Je relâchai le roi de marbre. Celui-ci rebondit sur les côtes d'*Adalwolf* dans un bruit sourd avant de rouler par terre. « C'est toi qui ne comprends rien à la stratégie. »

## PROLOGUE II

### Sal Konstanz

« Et maintenant ?

— Rien que du flou, j'en ai peur. » À l'écran, l'avatar du *Chien à Problèmes* plissa le front et pinça les lèvres. « Un instant...

— Tu distingues quelque chose ?

— Oui, répondit la nef. Je crois que ça s'éclaircit. Mais je ne vois que les étoiles.

— C'est pareil pour moi. » Nous étions dans l'espace, à l'arrêt, à trois années-lumière du système le plus proche. Le vaisseau jumeau du *Chien*, l'*Adalwolf*, se situait à quelques dizaines de kilomètres à tribord.

« Pas d'ultraviolets ? Pas d'infrarouges ?

— Eh non, fis-je avec un geste d'excuse. Rien que ce bon vieux spectre visible.

— Mais comment est-ce que vous faites ?

— Pour ?

— Pour trouver quoi que ce soit ? se désola l'avatar en levant les mains en l'air. C'est comme être à moitié aveugle. »

Je touchai la bande de gaze recouvrant l'orbite qui, encore récemment, abritait mon œil droit. « À qui le dis-tu. »

La nef eut l'air gêné. « Toutes mes excuses, commandante. C'était maladroit. J'apprécie sincèrement votre sacrifice. J'ai seulement besoin d'un peu de temps pour m'habituer à un œil organique. C'est tout nouveau, pour moi.

— Profites-en bien, parce que je n'en ai qu'un à te donner. »

Nous n'avions pas bougé depuis deux semaines, immobiles au milieu de nulle part, nous reposant et reprenant haleine après avoir été contraints à quitter l'espace humain. Pendant que Nod et ses treize enfants épaulaient les systèmes d'auto-réparation afin de remettre le vaisseau en état de voler, nous avions passé l'essentiel de notre temps à débattre de notre prochain objectif. Nous étions des fugitifs, coupés de chez nous et dissimulés en plein territoire extraterrestre : bien choisir notre destination était fondamental si nous voulions survivre.

Le *Chien à Problèmes* remarqua l'expression sur mon visage.

« Regrettez-vous de m'avoir donné votre œil ? »

Mes doigts effleurèrent le bandage une nouvelle fois. Je devais encore me faire à la perte de la moitié de mon champ de vision, et j'accumulais les bleus à force de me cogner dans les meubles.

« On ne peut pas dire que je saute de joie, admis-je, mais non, ce n'est pas ça. Je pensais à autre chose. »

— À quoi donc ?

— À nos soucis de carburant. » Le *Chien à Problèmes* et l'*Adalwolf* avaient presque épuisé leurs piles combustibles. « Si nous n'arrivons pas à trouver des batteries de rechange au prochain port, nous sommes foutus. »

Avec les bons modèles et une quantité suffisante de matières premières, les imprimantes de la nef étaient capables de créer de la nourriture, des médicaments, des ogives... et même, à condition de leur laisser plus de temps, des torpilles nucléaires. Mais les piles combustibles étaient une tout autre histoire : celles-ci étaient bien trop complexes, fragiles et instables pour être reproduites sans risque, y compris sur les imprimantes humaines les plus avancées. Leur fabrication nécessitait des usines spécialisées. La marine possédait ses propres installations, bien sûr, mais les vaisseaux civils n'avaient d'autre option que de se fournir auprès de vendeurs

agréés – un arrangement qui maintenait une emprise des grosses compagnies sur le commerce interstellaire.

L'avatar de la nef secoua la tête. « Je serai foutue. C'est moi qui resterai immobilisée. Vous, en revanche, si vous parvenez à trouver un moyen de transport, vous pourrez continuer.

— Je refuse de t'abandonner.

— Vous n'aurez peut-être pas le choix. »

Je tirai sur la visière de ma casquette de baseball élimée pour l'ajuster sur mon crâne. « Ça n'arrivera pas. »

J'étais née et avais grandi au sein de l'Extérieur, la faction de la Généralité humaine la plus impliquée parmi la Multiplicité des espèces. Une dizaine de cultures extraterrestres avaient déteint sur nos coutumes et notre langue. Des accords commerciaux assuraient à chacun de nos citoyens le vivre et le couvert ; pour autant, aucun de nous ne se vautrait dans le luxe. Notre société désapprouvait le matérialisme. Les ressources devaient être soigneusement réparties, dans un objectif d'efficacité et d'équité. Il n'était pas question de reproduire les excès qui avaient mené le berceau de l'humanité à la ruine, sur aucun monde ni aucun vaisseau. Tandis que certains d'entre nous étaient descendus habiter à la surface de planètes colonisées, bien d'autres avaient répondu à l'appel de l'espace. Ils vivaient sur des stations orbitales ou à bord de gigantesques vaisseaux de croisière comme le *Geest van Amsterdam*. À nos yeux, nous formions une société parfaitement adaptée à la nouvelle place de l'humanité dans le cosmos. Et, malgré cela, nos nobles idéaux ne nous avaient conduits qu'à un effroyable conflit avec la plus vaste faction de la Généralité : le Conglomérat. Finalement, notre besoin d'explorer et de regarder toujours plus loin, de se tourner vers l'extérieur, fut le chant des sirènes qui mena mes parents à la mort et l'amour de ma vie vers une autre galaxie. Voilà pourquoi, bien qu'on m'eût inculqué très tôt le goût de l'errance et de la découverte, je préférerais mourir plutôt qu'abandonner le *Chien à Problèmes* comme tout le monde l'avait fait avec moi.

La nef sourit. « J'espérais que vous diriez cela. »

Si l'essentiel de son cerveau avait été cultivé à partir de cellules souches humaines, il comportait également une certaine quantité d'ADN canin, ce qui lui conférait un puissant sentiment de loyauté envers sa meute. Ce groupe incluait jadis la marine du Conglomérat tout entière, mais il se bornait désormais à moi-même, à notre toubib, Preston Menderes, à Nod, l'ingénieur druff, et à sa portée, ainsi qu'à l'*Adalwolf*. Toutes les autres personnes qui avaient compté pour la nef – et pour moi – nous avaient quittés ou avaient été tuées en cours de route.

« Comment vont nos passagers ? » demandai-je.

L'avatar haussa les épaules d'une façon tout à fait convaincante. « Ils tiennent le coup. »

Nous avions secouru Johnny Schultz et Riley Addison après que leur cargo avait percuté un vieux vaisseau générationnel nymtoq. Ils avaient passé la plus grosse part de ces deux dernières semaines dans leur cabine, explorant leur relation naissante tout en digérant la mort épouvantable du reste de leur équipage. La nef avait du mal à comprendre ce besoin de récupérer après un tel événement. Elle pouvait être étonnamment compatissante par certains aspects, mais il ne fallait pas oublier qu'elle avait été conçue pour compartimenter ses sentiments avant de passer à autre chose – après tout, le deuil et le stress post-traumatique étaient des comportements indésirables chez un croiseur lourd destiné aux rigueurs et à l'usure de la guerre interstellaire.

Addison et Schultz étaient accompagnés d'une fillette. Bien que physiquement humaine, celle-ci conservait la personnalité et les souvenirs du cargo détruit de Schultz, le *Fantôme de Lucy*, ainsi que la singulière conscience du vaisseau générationnel nymtoq vieux d'un millier d'années, dont le nom signifiait *Irrépressible Envie de Sol Étranger*. Pour nous, elle était tout simplement Lucy. Au fil des jours, elle avait développé un curieux lien avec le *Chien à Problèmes*, passant



beaucoup de temps avec la nef dans un environnement virtuel, à discuter de tout ce dont peuvent discuter des astronefs lors de leurs rencontres.

« Et où en sont nos réserves de nourriture ? »

— Les imprimantes ont été prévues pour alimenter un équipage de trois cents personnes au cours de missions prolongées. Même en omettant de recycler l'intégralité des déchets organiques, il vous resterait suffisamment de provisions pour tenir des décennies.

— En bref, ce qu'il nous manque avant tout, c'est du carburant ?

— Affirmatif. »

\*

Il était curieux de constater que, même face à la probabilité d'un désastre imminent, la vie quotidienne à bord du *Chien* se poursuivait sans relâche. Les Druffs démantelaient et remplaçaient les composants usagés, débouchaient les canalisations et effectuaient les mille et une petites tâches essentielles qui rendaient la nef habitable et apte au vol. Preston Menderes se plongeait dans ses études, se familiarisait avec l'équipement et les procédures qui convenaient à son rôle d'officier médical. De nous tous, c'était moi qui en faisais le moins. Pendant les sauts surdimensionnels, le *Chien* se dirigeait pratiquement tout seul. C'est pourquoi, même si je me maintenais occupée avec des check-lists et des vérifications, il ne s'agissait en réalité que de distractions, de vaines tentatives pour m'empêcher de m'apitoyer sur notre sort.

Les rapports en provenance d'autres systèmes arrivaient au compte-gouttes, portés par les vents de l'hypervide. D'un bout à l'autre du ciel, les astronefs de la flotte de Lames fondaient tels des oiseaux de proie sur les vaisseaux militaires aussi bien que sur les civils. La Généralité avait bien essayé de se dresser contre eux, çà et là, mais ses forces étaient inégalement

distribuées et les factions qui les dirigeaient étaient plus habituées à se tirer dessus qu'à coopérer. Les rares batailles avaient été rapides et sans merci, et s'étaient conclues chaque fois en faveur de l'armada de Marbre. Quelques-uns de ses vaisseaux avaient été endommagés ou anéantis lors de ces escarmouches, mais il était clair que des pertes aussi mineures ne feraient en aucun cas pencher la balance de l'autre côté. La flotte surpassait en nombre les marines combinées de toute l'humanité – une différence de plusieurs ordres de grandeur, assez pour étouffer toute résistance à mesure qu'elle se répandait comme une peste à travers les étoiles.

Les appels de détresse me fendaient le cœur : des hommes, des femmes et parfois même des enfants de toutes les nationalités et de toutes les factions criaient d'impuissance tandis que la flotte détruisait leurs vaisseaux autour d'eux. Ils suppliaient qu'on leur vienne en aide, et je ne pouvais rien faire.

« Vous devriez arrêter », dit le *Chien à Problèmes*. La nef m'avait trouvée assise sur ma couchette, adossée à la cloison, la visière de ma casquette tirée vers le bas pour abriter mon visage du plafonnier. Son avatar s'adressait à moi depuis le miroir au-dessus du lavabo. « Vous vous faites du mal.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Ils sont trop loin. Vous ne pouvez rien faire pour eux.

— Je sais. Mais je crois que quelqu'un doit les écouter. Quelqu'un devrait pouvoir témoigner de tout ça.

— Et ça doit forcément être vous ? »

Je haussai les épaules. « Je ne vois personne d'autre. »

Elle m'observa sans rien dire pendant que j'allumai chacun des cierges sur l'étagère près de ma couchette. La fumée qui montait de leurs mèches dégageait une odeur de bois de santal. Il y en avait deux pour mes parents, une pour George et une pour Sedge. Ces dernières années, je m'étais fait un rituel de les allumer et de réciter une prière pour mes proches avant de me mettre au lit. Récemment, j'en avais pris un cinquième de ma réserve. Celui-là était pour Alva Clay, ma sœur

d'armes. Pendant la guerre de l'Archipel, elle avait fait partie des Marines qui avaient rampé à travers les jungles de Pelapartarn. Elle seule savait combien de personnes elle avait tuées. Mais une fois le conflit terminé, elle avait rejoint la Maison de la Récupération et mon équipage. Quels que soient les actes de violence qu'elle avait perpétrés durant les hostilités, et en dépit de son insubordination et de son caractère acariâtre, elle était morte pour nous sauver la peau, et c'est le souvenir que je garderai d'elle à jamais.

Les flammes brûlaient avec constance. Leur lumière et leur chaleur enveloppaient mon visage. Je me rappelai la dernière fois que j'avais vu mes parents en vie. Je m'imaginai Sedge, dans son cercueil de glace, en route pour Andromède. Et je repensais à ce que m'avait dit Clay peu de temps avant notre départ pour secourir l'équipage du *Fantôme de Lucy* :

« *On fuit tous quelque chose, Sal. Les gens comme toi et moi n'ont leur place nulle part. Où qu'on soit, on garde toujours un œil sur la sortie et un pied dans la porte. On est comme des requins. Si on s'arrête, on suffoque.* »

Son mari et leur petite fille avaient tous deux été tués durant les premiers jours de la guerre et, depuis, elle n'avait eu de cesse de fuir cette douleur. J'espérais que, où qu'elle fût à présent, elle était en paix.

« Je vous aime, murmurai-je aux flammes dansantes. Je vous aime et vous me manquez, j'aurais voulu que vous soyez là. »

\*

À minuit, je me trouvais dans la soute du *Chien à Problèmes*, blottie dans la couverture de survie du radeau gonflable circulaire. J'avais remonté la fermeture éclair de la toile pour évoquer l'abri d'une grotte enténébrée ; la lumière orangée de la balise de détresse qui courait le long des murs rappelait les flammes d'un feu de camp vacillant sur les parois ; l'air froid qui s'insinuait à l'intérieur me saisissait comme les

doigts glacés d'une nuit dans la toundra ; toutes ces illusions conspiraient à créer une sensation primitive et réconfortante.

J'avais également subtilisé une bouteille de gin de Deneb dans la cambuse, et je comptais bien m'en servir pour occulter le doute et la peine qui m'étreignaient afin de m'autoriser quelques précieuses heures de sommeil. Tout partait en eau de boudin, et les autres – les vaisseaux civils, Nod, Preston, nos trois passagers, et même l'*Adalwolf* – attendaient de moi que je les guide. L'ennui, c'est que je n'avais pas la moindre idée d'où aller. Que faire quand la fin du monde approche à grands pas ? Qui sauver ? Où se réfugier ? Notre seul début de plan consistait à nous diriger vers l'Intrusion, cette région de l'espace où un trou de ver perçait l'étoffe de la réalité et où les lois de notre univers bataillaient contre celles d'un autre continuum. C'était un endroit instable et dangereux, pourtant c'était bien notre but, car les informations que nous avait fournies en secret Alexi Bochnak indiquaient que les vaisseaux blancs de la flotte et les créatures draconiques qui avaient attaqué le *Fantôme de Lucy* évitaient soigneusement cette zone, comme si quelque chose dans ses fluctuations chaotiques les terrifiait. Peut-être était-ce en rapport avec leurs architectes, les Foyéens, l'espèce qui avait créé l'Intrusion comme une porte de sortie de notre univers ; ou bien était-ce à cause de la façon dont les lois de la physique s'inversaient à proximité de la singularité ? Dans tous les cas, nous espérions y être en sécurité – du moins autant que ce fût possible dans une région où la réalité elle-même était en proie aux convulsions.

Je sentis plus que j'entendis le sifflement du système de communication du vaisseau. Soudain, les premiers accords métalliques d'un riff désuet emplirent la soute.

Je m'assis et criai : « Mais qu'est-ce que c'est que ce raffut ? »

Le volume descendit d'un ton et la nef me répondit : « J'ai fait quelques recherches sur les conflits ingagnables. Il semble que ce type de musique ait été très populaire lors de la guerre du Vietnam.

— Le Vietnam ?

— C'était un pays de l'autre côté du Pacifique, il était opposé à ce qui constituait alors les États-Unis d'Amérique.

— En quoi ça nous aide ?

— J'ai pensé que cet air pourrait adoucir nos mœurs. Il a été composé par un homme du nom de Hendrix. » L'avatar apparut sur le petit écran souple fixé à la toile de la tente. « C'est soit ça, soit un morceau intitulé "La chevauchée des Walkyries". »

— Jamais entendu parler.

— Le contraire m'aurait étonnée.

— Je peux dormir, maintenant, par pitié ? »

La nef me jaugea du regard, comme si elle venait seulement de remarquer à quel point j'étais fatiguée. « Bien sûr », fit-elle tandis que la musique diminuait puis disparaissait complètement. « Navrée. »

Je frottai mon bandage. Mon orbite était endolorie, et je me demandai si des cas de syndrome de l'œil fantôme avaient déjà été recensés. D'un coup, je n'eus plus qu'une envie : cacher ma défiguration. Je me roulai en position fœtale au milieu du radeau et remontai la couverture de survie sur ma tête.

\*

Je trouvai Preston à la cafétéria ; il m'informa que Johnny Schultz et Riley Addison s'étaient transbordés sur l'*Adalwolf*.

« Ils ont besoin d'intimité afin d'intégrer ce qui est arrivé à leurs amis. Ils ont aussi emmené trois des petits de Nod. »

C'était une bonne nouvelle. L'*Adalwolf* n'avait pas eu d'ingénieur à bord depuis qu'il avait fui son confinement autour de Camrose, et les vaisseaux n'étaient pas prévus pour voler sans équipage. J'aurais dû songer à envoyer les enfants druffés plus tôt – et l'aurais même sans doute fait si je n'avais été distraite par la destruction de la civilisation humaine. Les

petites créatures allaient désormais assurer la maintenance de ses systèmes et réparer les erreurs ou dysfonctionnements qui avaient dû se produire entre-temps.

« Et Lucy ? »

— Johnny voulait qu'elle les accompagne, mais la dernière fois que je l'ai vue, elle était encore dans sa cabine. Je crois qu'elle et l'*Adalwolf* ne s'entendent pas très bien. »

Ses mains étaient refermées autour d'une tasse de soupe protéinée, et sa combinaison orange était froissée, comme s'il avait dormi dedans.

« Comment te sens-tu ? » m'enquis-je.

Il poussa un soupir. « J'ai vraiment du mal à y croire, tu vois ? » Après tout ce que nous avons traversé ensemble, il s'était finalement décidé à me tutoyer.

Nul besoin de demander à quoi il faisait référence. La chute de l'humanité n'avait échappé à personne. Nous avions tous des amis et des collègues sur les lignes de front ; des hommes et des femmes qui pouvaient très bien avoir déjà perdu la vie, pour ce qu'on en savait. Des mondes entiers déclinaient en l'absence de soutien interstellaire. Leurs biosphères s'effondraient. Les récoltes pourrissaient. Les chaînes alimentaires se rompaient et les gens mouraient. Et naturellement, des factions opportunistes se mettaient en tête que c'était là le meilleur moment pour s'emparer du pouvoir ou de nouveaux territoires. Guerres et révolutions futiles éclataient et disparaissaient au fur et à mesure que l'armada de Marbre gagnait du terrain. Les missiles perçaient les fragiles dômes d'habitation ; les nuages atomiques s'élevaient au-dessus des champs durement conquis ; des sociétés tout entières se déchiraient sur des questions que l'arrivée des vaisseaux blancs, quelques heures plus tard seulement, rendait complètement vaines. Et, toujours, le carnage se poursuivait. Il se glissait dans nos rêves et gâchait la nourriture que nous nous forcions à avaler. Nous n'étions que des témoins impuissants, loin au-delà des frontières de l'espace humain, incapables d'agir face à

l'apocalypse qui nous parvenait par fragments épars et saturés d'interférences. Rien de ce que nous pouvions dire ou faire n'était en mesure de sauver les âmes qui basculaient inexorablement dans la nuit; pourtant, nous n'arrivions pas à nous en détourner. Cette catastrophe nous affectait autant que n'importe qui : dès lors, nous n'étions que des êtres humains, tapis devant une implacable force de la nature – la dernière d'une longue série d'obstacles qui, un millénaire après l'autre, avaient tenté de réduire notre espèce à néant.

« Tu vas bien ? »

Preston garda les yeux baissés, mais ses mains se serrèrent sur sa tasse. « Je suppose.

— C'est normal d'avoir peur.

— Je sais. Ce n'est pas vraiment ça. C'est seulement que tout part en vrille. Et puis, on a perdu Alva. » Il ferma les poings sur la table. « Je me sens complètement inutile. »

J'étais de tout cœur avec lui. Ses mots faisaient écho à ma pensée, et il était trop jeune pour devoir affronter tout cela. Mais j'étais sa commandante, et il méritait plus que ma pitié. Il avait besoin d'être rassuré. « Nous faisons tout notre possible.

— Pour moi, ça ne suffit pas.

— Tu en fais déjà beaucoup.

— Comment ?

— Tu es notre médecin de bord, lui rappelai-je en me forçant à sourire. Tu nous maintiens en bonne santé, tu nous gardes en vie. Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »

Il se détendit un peu. Ses mains se relâchèrent. « Je n'avais pas vu les choses sous cet angle. »

Je mis une main sur son épaule. « N'essaie pas de porter le poids de l'univers sur ton dos. Tu as un rôle à jouer sur ce vaisseau. Concentre-toi là-dessus pour l'instant. »

Il me rendit un sourire sans joie. « Et après ? »

— Qui sait ? » Je chassai cette pensée d'un geste de la main. « Dans l'immédiat, on ne peut compter que sur nous-mêmes. »

J'entendis un bruissement en provenance de la coursive. Nod entra dans la pièce en traînant des mains. Deux de ses enfants trottaient et jouaient entre ses pattes. Ses écailles luisaient d'un éclat nacré et ses petits yeux noirs scintillaient.

« Belle aube à vous, commandante. Puissent rayons du soleil réchauffer votre branche.

— Salut, Nod. Tu as l'air en forme. »

Une de ses mains-visages se fixa sur moi tandis qu'une autre pivotait çà et là, suivant sa progéniture du regard. « Beaucoup de travail. Beaucoup de temps avec descendance.

— On dirait que ça te réussit. »

Les doigts sur le pourtour de son visage se fermèrent puis se rouvrirent, comme une fleur qui ferait un clin d'œil. Nod était visiblement satisfait.

« Ai liste de pièces manquantes. Éléments impossibles à imprimer à bord.

— Je suis sûre qu'on trouvera ce qu'il faut lors de notre prochaine étape.

— Suis optimiste, commandante. Beaucoup de farfouillage en vue.

— Excellent. » Je me levai et tirai sur la visière de ma casquette pour saluer Nod, puis Preston. Tandis que je m'éloignais en direction de la passerelle, j'espérais que mon attitude leur avait inspiré plus de confiance qu'à moi-même.



PREMIÈRE PARTIE

QUATRE ANS PLUS TÔT

« Les vents qui ont éveillé les étoiles  
Soufflent dans mon sang. »

William Butler YEATS,  
*Le Vent dans les roseaux*  
(traduction de Jacqueline Genet)



## Cordelia Pa

« Regarde, un vaisseau ! »

Emmitoufflé dans sa parka tachée et rapiécée, Michael Pa s'immobilisa dans la lueur blafarde d'un lumiorbe, sa longue queue-de-cheval rejetée en arrière tandis qu'il observait le vaisseau marchand atterrir en repliant ses ailes noires et dentelées. Passant près de lui, je tirai nerveusement sur sa manche. Nous nous trouvions dans l'une des ruelles étroites de la ville et il se faisait tard.

« Micky, dépêche-toi ! » le pressai-je, mais je voyais dans son regard ce qui l'attirait. Michael refusait d'avancer. Il demeurerait subjugué par le vaisseau, qui à mes yeux était relativement banal, pour sa classe : les arêtes massives et brutes de sa coque détonnaient avec l'apparente fragilité de ses vastes ailes tendues à l'aide d'un courant électrique. Jadis, on avait peint des rayures noires et jaunes sur sa poupe, et sa carène plate et marbrée de rouille reflétait la lueur des lampes à arc du port. On aurait dit une énorme abeille ; à part cela, il était tout à fait ordinaire. Des comme lui, on en voyait tous les jours.

« D'où penses-tu qu'il vienne ? » demanda Michael, les joues rosies et son souffle formant un nuage de vapeur devant lui. « Et où est-ce qu'il peut bien aller ? »

Je ne répondis pas. Je m'en fichais éperdument. L'air glacial enserrait ma nuque telle une pince d'arrimage, et je ne tenais pas à m'attarder ici, surtout la nuit. Comme tout le monde,

j'avais grandi en périphérie de cette immense métropole où le moindre son résonnait, et j'avais déjà entendu les mêmes histoires, peuplées de fantômes, de pièges et de prospecteurs qui s'enfonçaient dans les ténèbres et qu'on ne revoyait jamais.

Les immeubles, désertés depuis un millénaire, baignaient dans une nuit éternelle. Aucun soleil ne les avait réchauffés, pas une goutte de pluie n'était tombée dessus. Les cieux qui dominaient leurs toits et leurs flèches avaient toujours été parsemés d'étoiles, uniquement éclipsées par la lumière des Plaques les plus proches.

Je n'avais vécu que sur deux des Plaques de l'essaim, mais je connaissais tous leurs noms par cœur : la Cité de la Nuit, Admin, Favela II... Par temps clair, je les identifiais grâce à leurs positions respectives ainsi qu'aux légers murmures qui me parvenaient quand je les observais – et que j'étais apparemment la seule à entendre. En ce moment même, surplombant le vaisseau en train de se poser, je pouvais distinguer Château-Spectre, Arsenal I, et les éblouissants projecteurs d'Agriplaque III; cette dernière était assez près pour que sa silhouette rectangulaire se découpe sur les étoiles. Elle était aussi grande que l'ongle de mon pouce, bras tendu, et je lui adressai un sourire, sa familiarité m'apportant du réconfort. La nuit, les Plaques me chuchotaient d'incompréhensibles secrets dans un soupir permanent et apaisant, comme le vent dans les hautes branches d'un arbre, ou des vagues glissant sur une plage enténébrée.

Même si je n'avais jamais vu une véritable plage de mes propres yeux, évidemment.

« Allez, viens. » Je fis quelques pas avant de me retourner. Ses yeux étaient toujours levés vers le vaisseau. Il ne baissa la tête et ne reprit son chemin qu'une fois que l'extrémité des ailes repliées vers le ciel eût disparu derrière les bâtiments bas encerclant le spatioport, au bord de la Plaque.

« Tu es tellement impatiente.

— Moi? » Je calquai mon allure sur la sienne, mes mains

gantées enfoncées profondément dans les poches de mon manteau. Ce dernier était déjà une antiquité quand je l'avais acheté, et les gants avaient appartenu à la doublure d'une combi pressurisée obsolète. « C'est toi qui meurs d'envie de partir.

— Pas toi? »

Je haussai les épaules et avisai les constructions extraterrestres recouvertes de nuit. Certaines étaient trapues, d'autres fuselées, mais leurs proportions tenaient de l'absurde. Ceux qui les avaient bâties devaient mesurer trois mètres de haut, à en juger par la taille des portes et des escaliers.

« On a grandi ici.

— Pas par choix. »

Blottis dans nos manteaux, nous remontâmes la rue puis tournâmes à droite. Nous étions venus en expédition dans cette antique cité dans l'espoir de dénicher quelque technologie extraterrestre de valeur parmi les tours et les tunnels abandonnés. Et voilà que nous revenions sur nos pas, les mains vides, jusqu'au pourtour de la Plaque. Seule la périphérie de la ville était habitée. Le reste était en grande partie inexploré, à cause des dangers et de l'imprévisibilité de son architecture. À la mort de notre mère, Michael et moi avions déménagé d'Alphaplaque pour partager l'appartement parcouru de courants d'air de notre oncle, sur Placopolis II.

Sur la route, les lumiorbes nous accueillaient à chaque intersection de leur lueur pâle, flottant tels des soleils anémiques. Leurs créateurs avaient ajusté leur cycle sur la période de rotation d'une planète oubliée depuis belle lurette, aussi il leur fallait trente heures pour passer du plein jour au crépuscule mélancolique, avant de recommencer. À cet instant, l'éclairage était presque au plus faible. Nous étions sortis plus longtemps que prévu et il ne nous restait que quelques minutes avant le couvre-feu de minuit.

Les rues étaient vides. Peu de gens osaient s'aventurer aussi profondément dans la cité déserte, en particulier la nuit.

Tandis que les lumières s'estompaient et que les ombres s'épaississaient, les porches et les flèches prenaient un aspect encore plus menaçant.

« D'un autre côté, tu n'y penses jamais ? demanda Michael.

— À quoi ? »

Il ralentit. « À la vie sur les autres Plaques. »

Devant nous, au spatioport près du bord, les moteurs de l'astronef rugirent une dernière fois avant de retomber dans le silence. Je serrai mes bras autour de moi pour me protéger du froid. Au passage, ma main s'attarda sur mon collier : une chaîne de platine qui avait appartenu à notre mère.

« Non, répondis-je.

— C'est que je discutais avec Trudy un peu plus tôt...

— Cette gourde ?

— Et elle pense pouvoir se barrer de cette Plaque.

— Elle dit ça à tous les mecs. »

Michael s'immobilisa. « Je la crois. » Il baissa la voix. « Elle a un contact sur un vaisseau marchand appelé *Différence de phase*. À son prochain passage à quai, elle se tire. Et elle dit que je peux venir avec elle. »

Je reniflai. « Elle est serveuse dans un bar. S'il y a une chose avec laquelle elle n'est pas en phase, c'est la réalité. »

Il posa les mains sur ses hanches. « Je ne plaisante pas.

— Moi non plus. Maintenant, je t'en prie, allons-nous-en. Nous n'avons plus beaucoup de temps. » Je repartis à grandes enjambées. Après quelques secondes, Michael me courut après.

« Pourquoi es-tu toujours comme ça ?

— Comme quoi ?

— Aussi cynique. »

Je soufflai de lassitude. « Écoute, si tu es prêt à croire tout ce que raconte une fille qui veut te mettre dans son lit, tant mieux pour toi. Bonne chance, ce ne sont pas mes affaires. Mais pour le moment, tout ce qui m'inquiète, c'est de rentrer à la maison. »

Michael gloussa.

«Tu es jalouse.

— De quoi?

— De toute l'attention qu'on m'accorde.»

Je tressaillis. L'attention, je connaissais bien : en seize ans, mes cheveux blancs coupés court et mes yeux dépareillés m'avaient valu bon nombre de remarques de la part des autres pillards – et pas que des compliments.

«Elle veut seulement te sauter dessus, lâchai-je avec un reniflement de dédain. Je peux me passer de ce genre de considérations.»

Mal à l'aise, Michael rapprocha les pans de sa parka et fit la tête. «Tout ce que je dis, c'est que ça ne te ferait pas de mal de te détendre un peu, de temps en temps. Tu avais envie de voyager. Tu te souviens quand on était allongés dans le noir et qu'on faisait la liste des endroits qu'on voulait visiter?»

Je jetai un regard vers les étoiles. «J'ai seize ans maintenant, Michael.

— Et alors?»

Je resserrai ma capuche bordée de fourrure sur mes oreilles. «Je ne suis plus une enfant, et les choses ont changé.

— À cause d'oncle Caleb?»

Je fermai mes poings gantés. «Il a besoin qu'on s'occupe de lui.»

Michael fit courir le dos de sa main sur ses lèvres. «Je sais bien. Mais ça ne veut pas dire qu'on doit passer le restant de nos jours ici. Il ne voudrait pas ça.

— On ne peut pas l'abandonner.

— Ce n'est pas ce que je dis, se défendit-il en battant désespérément des bras. Mais si on ne s'en va pas bientôt, alors quand? On va finir par prendre racine. On ne pourra jamais partir.»

Je reniflai. «C'est toujours pareil. Même quand on était petits, tu ne voulais qu'une seule chose : t'en aller.

— Et toi, tu as toujours été trop prudente! On devrait rassembler nos économies et envoyer oncle Caleb sur Hostoplaque.»

Je secouai la tête. « C'est horrible! Il s'est occupé de nous!

— Et aujourd'hui, il est malade. La plupart du temps, il ne sait même pas où il est. La meilleure façon de prendre soin de lui, c'est de le confier à des professionnels.

— On n'a pas les moyens.

— Ce serait possible, en vendant l'appartement et toutes ses affaires.

— Et où est-ce qu'on irait vivre, après?

— On sera partis.» Michael jeta un coup d'œil en direction du spatioport.

« Où ça?

— On retournerait sur Alphaplaque, ou sur Centrale.» Il écarta les bras. « Et puis qui sait? Peut-être même sur Terre? »

Je rentrai la tête dans mes épaules pour m'abriter du froid. Je n'avais que cinq ans, et Michael quatre, quand notre mère mourut et que nous fûmes forcés de quitter notre foyer pour commencer une nouvelle vie de pillage aux abords de cette vaste cité extraterrestre. Notre enfance sur Alphaplaque avait été un paradis aux nombreux miracles : des biodômes chauffés, un accès aux réseaux d'informations à toute heure, de la matière programmable qui permettait de fabriquer pratiquement n'importe quel outil ou machine à partir de débris, et un système de santé dépassant de loin les rêves des nécessiteux comme nous.

« Non, on ne pourrait pas. C'est impossible.

— Bien sûr que si.

— Je te dis que non!» Je lâchai un soupir. « Même si on dégotait un acheteur pour l'appartement, avec les frais pour Caleb, il ne nous resterait plus assez pour nous payer des billets vers la Cité de la Nuit, et encore moins Alpha...

— On trouvera un moyen.

— En flirtant avec des minables, comme Trudy Hyde?



— Et pourquoi pas ?

— Laisse tomber. »

Nous coupâmes une rue perpendiculaire et traversâmes la Friche, une étendue de la Plaque qui était restée nue depuis sa création. Le sol était fait d'une matière lisse et bleue, semi-transparente, qui donnait l'impression de marcher sur du verre. À l'air libre, loin des immeubles de Placopolis II, le ciel était immensément grand. À l'horizon, l'unique géante gazeuse du système ressemblait à un ballon de basket sombre tandis que, tout autour, les minuscules rectangles des autres structures éclipsaient les étoiles. Les projecteurs des Plaques agroalimentaires brillaient de leur puissante lueur dorée ; les villes volantes scintillaient d'un million de points lumineux, un pour chaque fenêtre. Et là-haut, surplombant tout le reste, les jumelles : Centrale et Alpha.

J'entendais le murmure familier de cette dernière dans ma tête, comme une lamentation solitaire. Je frémis et serrai mes bras autour de mon torse. Dans mes rêves d'enfant, je planais au milieu de l'essaim, les membres écartés, libre et heureuse. Et voilà qu'à présent, je gardais les yeux baissés sur le sol jusqu'à la rue située de l'autre côté de la Friche, et les premiers signes d'habitation humaine.

Nous n'avions pas parcouru la moitié du chemin que les globes illuminant les intersections brunirent avant de s'éteindre presque entièrement, indiquant minuit. Mon pouls s'accéléra. « Le couvre-feu. Ne restons pas dehors. »

Près de moi, Michael fronça les sourcils. Il connaissait autant que moi les risques qu'il y avait à être surpris dans la rue entre minuit et l'aube. « Nous n'aurions pas dû passer autant de temps à explorer cette vieille tour.

— C'était ton idée. »

Il m'ignora et se dirigea vers une allée étroite entre deux larges entrepôts de l'autre côté de la chaussée. « Si on traverse le Terrier, on arrivera sur la Huitième Rue cinq minutes plus tôt. »

Je regardai d'un air dubitatif les graffitis sur les murs des deux côtés du passage. Le Terrier était l'endroit où dormaient les gens dans la misère : les démunis, les fourbus et les inemployables. Il était grand comme un pâté de maisons et se traînait une réputation de coupe-gorge et de repaire de camés : un bidonville fait de cartons et de bâches de plastique entassé entre deux vieux quartiers d'habitation extraterrestres.

« Je crois que je préfère rester sur l'avenue.

— Et risquer de te faire embarquer par une patrouille ? » Michael s'arrêta sur le seuil, un pied dans l'ombre. « Fais-moi confiance, on ira beaucoup plus vite par ici. »

Il s'avança dans l'obscurité et je poussai un juron. La venelle puait les feux de poubelle et la vieille pisse. Des fils à linge s'étiraient entre les fenêtres et les échelles de secours, et des câbles électriques de fortune pendaient des corniches.

« Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée. » Je me penchai en arrière pour surveiller les deux côtés de la rue déserte, mais il semblait n'y avoir personne pour nous espionner. « Si on disparaît dans ce taudis, personne ne saura ce qu'il nous est arrivé. Il n'y aura aucun témoin, et même si les forces de sécurité prenaient la peine de se lancer à notre recherche, elles ne penseraient jamais à fouiller ici. Aucune personne saine d'esprit ne passerait par le Terrier la nuit, à moins d'y être forcée. Même les gens qui y vivent gardent la tête baissée quand les lumières s'éteignent.

— On peut toujours tenter le coup.

— Micky, attends...

— Quoi ?

— Je... »

J'entendis des moteurs vrombir plus bas. Un transport de troupes blindé sur six énormes roues en alvéoles apparut au coin de la rue. Le faisceau d'un projecteur jaillit de la tourelle sur la cabine et se braqua sur moi. Plissant les paupières, je levai une main devant mes yeux pour les protéger.

« Halte ! » La voix amplifiée me fit grincer des dents. L'espace

d'une seconde interminable, incapable de penser, le cœur battant à tout rompre, j'hésitai. Je ne pouvais me permettre d'être arrêtée. Qu'arriverait-il à Caleb si j'allais en prison ? Michael n'attendrait pas la fin de ma peine et n'avait pas les moyens de payer ma caution. Il fallait que je m'enfuisse, mais comment ? Les patrouilles de sécurité étaient armées et n'avaient aucun scrupule à faire feu.

Le véhicule s'arrêta près de moi dans un crissement. Malgré la lumière du projecteur, j'aperçus l'étincelle rouge d'un scan rétinien. Par réflexe, je fermai les yeux avant de les rouvrir à moitié.

« Plus un geste ! »

Une porte blindée s'ouvrit dans un gémissement métallique et une lourde botte s'abattit au sol.

« Qu'est-ce que tu fais toute seule dehors à cette heure-ci, fillette ? » Une voix masculine, étouffée par un épais masque à gaz. « Tu ne sais pas que le couvre-feu a sonné ? »

L'homme fit un pas vers moi : une silhouette en contre-jour, le torse bombé par un gilet pare-balles, la tête gonflée et déformée par le casque de combat prévu pour les situations à haut risque. Je vis la matraque accrochée à sa ceinture, entendis le craquement du plastique de son uniforme et le râle de sa respiration.

Les troupes de sécurité ne valaient guère mieux que des mercenaires. Les vrais policiers, eux, se la coulaient douce sur Alphaplaque. Ici, sur Placopolis II, les bons à rien venaient grossir les rangs de ceux qui les avaient coffrés et étaient payés au résultat. L'intimidation et l'extorsion étaient monnaie courante. Avec quelques billets, il était possible de se tirer des fausses accusations ; mais pour de jeunes pillards sans le sou, se faire surprendre dans la rue après minuit ne nous vaudrait qu'un coup de pied dans les côtes et un trait supplémentaire sur le tableau de chasse d'un milicien.

En un éclair, je vis les dix prochaines années défiler devant mes yeux : passer d'une cellule surpeuplée à l'autre, sortir

de prison les poches vides, mais riche d'une addiction à la drogue, récidiver rien que pour avoir un lit où dormir, plonger de plus en plus profondément dans la dépendance et le désespoir, pour enfin finir mes jours rossée et affamée dans un bas-fond comme celui situé dans mon dos, sans personne pour me pleurer tandis qu'une bande de clochards s'arracherait mes guenilles.

*Non, pensai-je. Je ne vivrai pas comme ça. Hors de question. Plutôt crever.*

Et là-dessus, je fis volte-face et me précipitai dans l'allée.

« Hé! »

Mes pieds martelaient le placocérame nu dont était fait le sol de ce quartier. Je n'étais pas prête à abandonner. J'avais encore toute ma vie devant moi, et je n'aurais laissé personne me l'arracher sans combattre – car même la mort était préférable à la prison.

Plus loin, illuminé par le projecteur du blindé, Michael se tenait au milieu du passage, les yeux écarquillés. Je lui pris la main et le tirai derrière moi. « Cours, espèce d'idiot! »

Clignant des paupières pour chasser les images rémanentes, nous déboulâmes la tête la première entre les draps tendus et les meubles cassés. Nos bottes s'écrasaient au milieu des flaques de liquide malodorant. Depuis la rue, le projecteur illuminait l'allée en dessinant de longues ombres devant nous.

« Halte, ou on tire! »

Michael ralentit, mais je tirai de nouveau sur son bras. « Ne t'arrête pas! »

Agrippés l'un à l'autre, nous nous débattîmes avec une nouvelle corde à linge et dépassâmes un congélateur à l'abandon.

« Revenez, espèces de vauriens! »

Des tirs fusèrent, assourdissants dans l'espace clos. J'entendis le crépitement des projectiles déchirer les draps. Des échardes volèrent des murs et des étincelles jaillirent des échelles de secours au-dessus de nos têtes. Les muscles de mon dos se raidirent d'anticipation, dans l'attente de la déflagra-

tion d'une balle. Puis Michael me tira sur le côté, à travers l'embrasure d'une porte menant plus profondément encore dans le Terrier.

Une fois à l'intérieur, hors de la ligne de mire, nous nous immobilisâmes, le dos au mur, inspirant l'air fétide à grandes lampées. Je n'entendais plus rien à part le rugissement dans mes oreilles. Est-ce qu'on nous tirait toujours dessus ? Les soldats s'aventureraient-ils si loin dans les venelles sans renforts ?

Après une minute, le projecteur s'éteignit avec un claquement, me laissant aveugle. Des injures rebondirent le long des parois depuis la rue. Le passage était visiblement trop étroit pour le blindé et les hommes étaient réticents à y pénétrer à pied.

Dans les ténèbres, Michael serra ma main. « Tu vas bien ? »

Je déglutis. Mes yeux s'accoutumaient peu à peu à l'obscurité. Je baissai la tête. Mes pieds et mes jambes dégoulaient d'eau et de saleté ; mon pantalon était déchiré par endroits. « Je survivrai. »

Michael eut un rire nerveux. « Je n'en reviens pas. Je n'arrive pas à croire qu'on ait fait ça. » Il me donna un coup de poing fraternel sur l'épaule. Je me frottai le muscle et tâchai de calmer ma respiration.

« Hé, c'est toi qui voulais que je montre un peu plus d'esprit d'aventure. »

J'entendis le moteur du véhicule redémarrer, son vacarme amplifié par les passages exigus du Terrier. La troupe de sécurité s'en allait.

« Et maintenant ? »

La manche de la parka de Michael s'était accrochée pendant notre fuite éperdue et s'était déchirée sur presque toute la longueur. Des touffes de fibre isolante synthétique émergeaient de la plaie. Il tira sur l'une d'elles. « On doit se barrer d'ici au plus vite. Tout ce boucan a dû réveiller la moitié du quartier.

— On revient sur nos pas ?

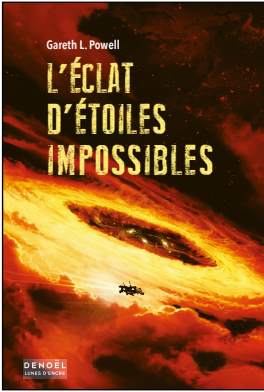
Et si la solution pour imposer la paix se trouvait dans une autre dimension ?

Alors que la civilisation humaine s'écroule sous les assauts de l'armada de Marbre, le *Chien à Problèmes*, malgré de nombreuses avaries, et son équipage, non moins épuisé, ont fait le vœu de sauver ce qui peut encore l'être.

Ils sont en route vers l'Intrusion, une région de l'espace où la réalité elle-même semble mise à mal. Le *Chien* y trouvera-t-il une arme susceptible de venir à bout de la dangereuse, et prétendument invincible, armada ? À moins qu'il ne reçoive de l'aide de Cordelia Pa, une jeune femme qui vit sur les Plaques, des plates-formes artificielles flottant dans l'espace et qu'elle est la seule à entendre chanter ? La survie de l'humanité repose désormais sur leurs seules épaules.

*L'Éclat d'étoiles impossibles* offre une conclusion inattendue à la trilogie « Braises de guerre », mais réserve toujours son lot d'aventures et de combats spatiaux endiablés.

Gareth L. Powell est né à Bristol, en Angleterre. Il est l'auteur d'une quarantaine de nouvelles et d'une dizaine de romans. Il a reçu le prix de la British Science Fiction Association pour *Ack-Ack Macaque* et pour *Braises de guerre*.



**L'éclat d'étoiles impossibles**  
**Gareth L. Powell**

Cette édition électronique du livre  
*L'éclat d'étoiles impossibles* de Gareth L. Powell  
a été réalisée le 22 avril 2022  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782207143681 - Numéro d'édition : 342521)  
Code Sodis : U21444 - ISBN : 9782207143698  
Numéro d'édition : 342522.